

Chronique comtoise

Michel Chevalier, Noëlle Seurot

Citer ce document / Cite this document :

Chevalier Michel, Seurot Noëlle. Chronique comtoise. In: Revue Géographique de l'Est, tome 3, n°1, Janvier-mars 1963. pp. 69-74;

doi : <https://doi.org/10.3406/rgest.1963.2462>

https://www.persee.fr/doc/rgest_0035-3213_1963_num_3_1_2462

Fichier pdf généré le 10/04/2018

Chroniques

CHRONIQUE COMTOISE

LE PROBLÈME DE L'EAU SUR LES PLATEAUX DU DOUBS. LE SYNDICAT DE LA HAUTE-LOUE

Les plateaux calcaires de Franche-Comté présentent le paradoxe d'être à la fois l'une des régions les plus arrosées de France et l'une de celles où le problème de l'alimentation en eau se présente avec le plus d'acuité. Le manque d'eau n'est pas en effet chronique seulement sur les plateaux de la Haute-Saône ou sur les bas plateaux situés entre Doubs et Ognon. Il sévit aussi, de façon cruelle, sur les plateaux du Jura étagés entre 400 m et plus de 1 000 m, où la pluviosité est généralement comprise entre 1 100 et 1 500 mm (1 300 mm à Vercel et Mamirolle, et même 1 600 à Levier).

Le relief karstique est évidemment responsable de cet état de chose. La circulation subaérienne des eaux est à peu près nulle, ou du moins, elle se concentre dans des gorges profondément encaissées. Tel est notamment le cas des plateaux jurassiens qui occupent plus de la moitié de la surface du département du Doubs. En dehors de la profonde vallée du Doubs dont l'immense coude enveloppe ces plateaux, seuls ont quelque importance la Loue et le Dessoubre qui coulent à plusieurs centaines de mètres en contre-bas des plateaux. Ces deux rivières, de même que les petits affluents du Doubs et ceux de la rive gauche de la Loue, viennent butter à l'amont contre les classiques « bouts-du-monde ».

Sans doute existe-t-il à la surface des plateaux de nombreuses petites sources liées aux accidents structuraux et aux niveaux marneux (celui de l'Oxfordien notamment). Mais leur débit est généralement limité et irrégulier. Un cas comme celui du gros chef-lieu de canton de Pierrefontaine (à 700 m d'altitude), qui dispose de quelques bonnes sources suffisant à alimenter un réseau d'adduction d'eau de plus de 50 km, est malheureusement assez exceptionnel.

Dès que survient une période de sécheresse un peu prolongée, telle que l'été 1959 ou l'automne 1962, les sources tarissent, tandis que les citernes s'épuisent. La disette d'eau s'établit, disette dont les épisodes sont abondamment rapportés dans la presse locale. On affirme qu'en 1947 le bétail de Naisey (480 m), au pied du chaînon du Mont-Bon, dût rester 48 heures sans boire. Un hiver, les gens de Vernierfontaine (720 m), sur les plateaux entre Loue et Dessoubre, durent s'entendre avec leurs voisins de Fallerans pour utiliser la source de ce village. Ceux de Fallerans y puisaient naturellement de jour, de sorte que les habitants de Vernierfontaine devaient faire leur provision d'eau en pleine nuit, par -10° C. On devait parfois, de Lavans (620 m), aller chercher l'eau à Vuillafans (360 m), dans le fond de la vallée de la Loue, à 7 km de là. Il arrive naturellement que la pénurie

engendre des heurts entre communes. C'est ainsi qu'en septembre 1962 les habitants de Silley (640 m), au sud d'Ornans, se sont vus interdire par la commune de Chantrains de venir s'approvisionner sur son territoire.

Il est aisé d'imaginer quelle gêne les sécheresses peuvent apporter, dans ces conditions, à la vie rurale. A Anteuil (440 m), au-dessus de Clerval, on distribue chaque matin, à l'automne 1962, une ration de 5 litres d'eau potable par habitant; quelques mares doivent subvenir aux besoins de 400 têtes de bétail de la commune. Le fait que l'élevage laitier constitue la ressource presque unique des plateaux aggrave encore la situation. Une vache laitière a besoin d'environ 50 litres d'eau par jour; une fromagerie d'importance moyenne de 1 000 à 1 500 litres. Pour ces besoins, pour ceux de la construction, pour les hôtels et les collectivités, il faut aller chercher l'eau en « tonnes » parfois à plus de 10 km. En période de sécheresse, des camions-citernes rayonnent ainsi de Pontarlier vers les plateaux comme vers les vallées du Jura plissé. Cette eau d'origine lointaine coute facilement de 5 à 10 NF le mètre cube.

L'un des cas les plus angoissants est celui du plus haut village du Doubs, Les Fourgs, situé à 1 100 m sur un plateau proche de la frontière suisse. Ici, on va chercher l'eau du bétail en Suisse, à l'Auberson, avec des tracteurs et des camions-citernes; pour la fromagerie, il a fallu parfois aller jusqu'à Pontarlier, à plus de 10 km. Il arrive que l'eau ne soit distribuée qu'une heure tous les deux jours. Au cours de l'été 1962, l'hôtelier de ce petit centre touristique a d'abord dû baisser ses prix, faute de pouvoir assurer l'eau courante à ses clients, puis se résigner au départ d'une grande partie de ceux-ci.

Les villages des plateaux n'ont pratiquement qu'un seul moyen de se procurer l'eau de façon permanente. Il faut refouler l'eau des vallées, que cette eau soit fournie par des prises directes, des puits forés dans les alluvions, des sources ou des résurgences des bas versants. C'est ainsi que les centres ruraux et industriels du plateau du Haut-Doubs, à 900 m et plus d'altitude, sont alimentés par la vallée du Doubs, à plusieurs centaines de mètres en contrebas. Au Sud, c'est la prise du pont de Solbay; au Nord, ce sont les sources de la Forge et de Blanchefontaine, près de Goumois. Depuis quelques années, une vingtaine de communes des bas plateaux entre Doubs et Ognon reçoivent de même les eaux de l'Ognon refoulées depuis Courchapon, à 200 m (puits et station de pompage), jusqu'au château d'eau du Moutherot, à 325 m.

Les plateaux situés entre Besançon et la haute chaîne ont la chance d'être traversés par la haute vallée de la Loue, bien alimentée par les pertes du Doubs en aval de Pontarlier (résurgence de la source de la Loue). La Loue présente certes l'inconvénient majeur de couler au fond d'une vallée profondément encaissée, à peu près partout encadrée de parois calcaires verticales. Il existe cependant une possibilité naturelle. La Loue, immédiatement en aval de la source, entaille en effet, non les plateaux, mais les plis serrés et renversés de l'accident que les géologues appellent le Faisceau Salinois. Aussi, les gorges de la Loue qui, vers Mouthier, sont à peine à 400 m d'altitude, sont dominées brutalement par des sommets de plus de 850 m (Signal de HautePierre) qui commandent l'ensemble des bas et moyens plateaux (entre 400 et 750 m) et offrent donc de remarquables sites de châteaux d'eau.

Ce dispositif explique l'ampleur du syndicat des eaux de la Haute-Loue, dont les aménagements sont actuellement en voie d'achèvement. Le syndicat groupe 80 communes (sur 636 communes du Doubs) réunissant 23 000 habi-

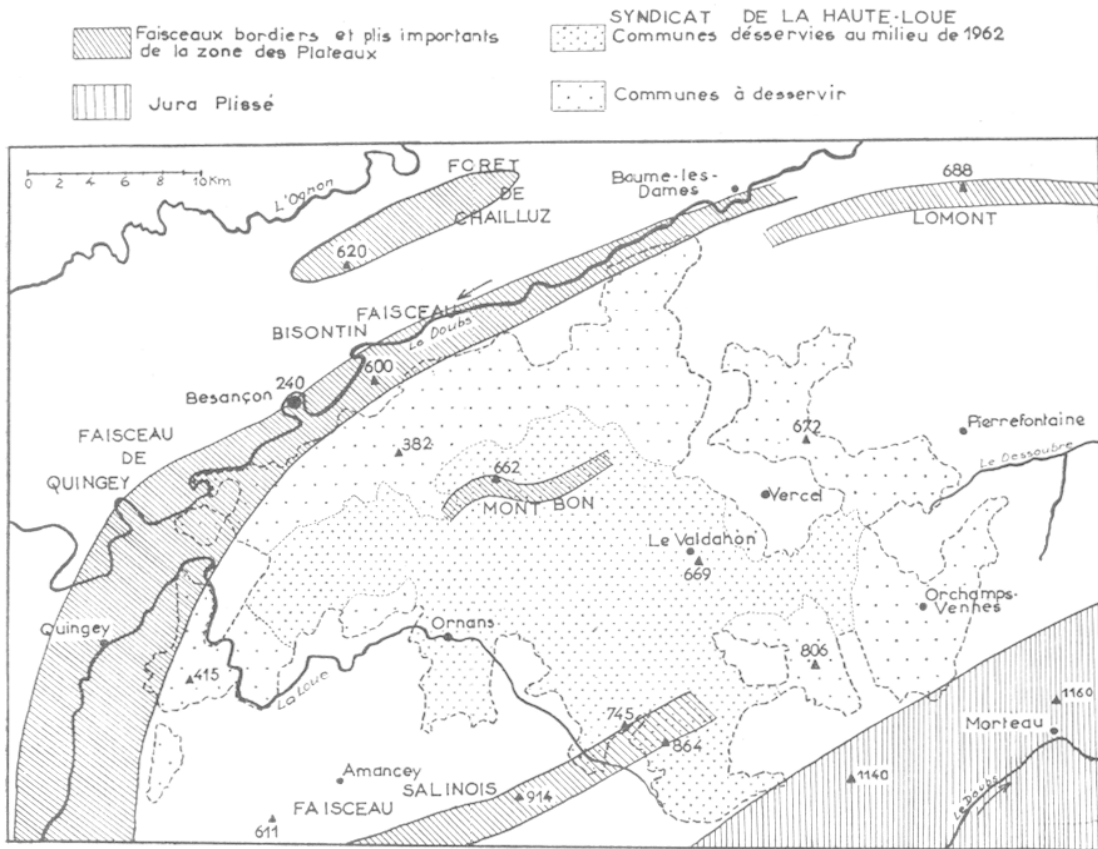


FIG. 1. — Extension du Syndicat de la Haute-Loue.

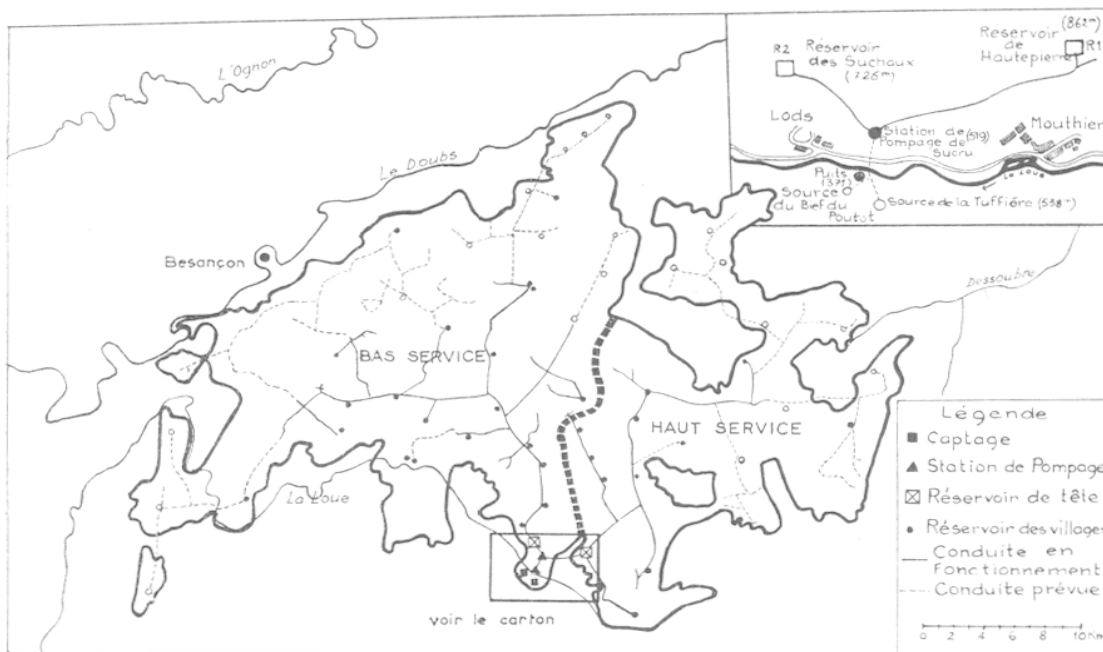


FIG. 2. — Canalisations du Syndicat de la Haute-Loue.

tants (fig. 1). Le territoire intéressé s'étend en gros entre Loue et Doubs. Vers l'Est, il s'arrête, vers Saint-Gorgon et Orchamps-Vennes, au contact du Jura plissé dont les chaînons dépassent 1 000 m d'altitude. Au Nord, il n'atteint pas la barre du Lomont ni même la grande dépression fermée de Sancey. Enclaves et rentrants ne manquent pas, dus les uns et les autres à des considérations locales. La plus importante est celle du chef-lieu de canton de Vercel qui dispose de son propre système d'adduction d'eau.

Il s'agit d'une région presque essentiellement rurale. Avant tout tournées vers l'élevage, les 80 communes syndiquées possèdent environ 30 000 têtes de gros bétail, 55 fromageries (dont 39 coopératives) et 8 centres de ramassage de lait (ces derniers surtout à proximité de Besançon). L'industrie n'est guère représentée que par des scieries, en dehors des petits établissements d'Orchamps-Vennes (1 200 habitants) et du Valdahon (1 500 habitants). La petite ville industrielle d'Ornans, dans le fonds de la vallée de la Loue, fait naturellement exception (l'eau de la Haute-Loue ne constitue d'ailleurs qu'un appoint pour Ornans). Il faut enfin mentionner l'existence du grand camp militaire du Valdahon qui absorbe la totalité de l'ancienne commune de Villedieu. Ce camp n'a, pendant de longues années, connu qu'une vie ralentie; il paraît aujourd'hui en pleine renaissance.

Le syndicat de la Haute-Loue s'est constitué en 1951; les travaux débutèrent en 1954. L'idée originelle semble avoir germé dans la Barêche, groupe de villages du plateau situé au-dessus de Lods et de Vuillafans. Il paraissait possible de refouler dans ces communes les eaux de la Loue ou, du moins, les eaux fournies par des sources de la vallée. La direction départementale du Génie rural, d'une part, la société « Gaz et Eaux », d'autre part, s'intéressèrent à un projet dont l'ampleur ne cessa de croître. A l'origine, le syndicat comptait 36 communes; par étapes, il arriva, on le sait, à 80, ce qui obligea à modifier les plans initiaux et à accroître les dimensions des ouvrages de base.

On estime que la majorité des communes syndiquées, soit environ 45, seront desservies avant la fin de l'année 1962. Les 35 autres sont naturellement celles de la périphérie, notamment à l'Ouest et au Nord. A vrai dire, les travaux, après avoir, de 1954 à 1957, connu un démarrage rapide, ont subi par la suite de très graves retards. La cause en réside dans la politique d'austérité financière de la fin de la IV^e République et des débuts de la V^e. Du fait de la suspension des subventions gouvernementales, les travaux s'arrêtèrent de 1958 à 1960. Une agitation assez vive en résultat. La vue des tuyaux déposés le long des chemins ou entassés aux abords des villages ne pouvait évidemment qu'accroître la mauvaise humeur. Mais surtout, les 60 communes qui, en 1958, ne bénéficiaient pas encore de l'adduction d'eau durent contribuer au règlement des annuités de l'emprunt. Il en résulta même, un temps, un mouvement sécessionniste; en fait, seule une petite commune se retira du syndicat.

Nous n'insisterons naturellement pas sur les aspects financiers et techniques (fig. 2). On estime que les besoins des communes syndiquées sont un peu supérieurs à 5 000 m³ par jour, dont 1 000 m³ pour le camp du Valdahon et pour les établissements industriels. Cette eau est fournie par trois points situés dans la vallée de la Loue, entre Lods et Mouthier. La source de la Tuffière est une grosse résurgence située sur la rive gauche à 540 m d'altitude, à 170 m au-dessus du fond de la vallée; elle alimente depuis 1937 le village de Lods. Cette source peut donner en période normale 4 000 m³ par jour; mais elle est sujette à de fortes diminutions en période de sécheresse. Les prospections du géologue de l'Université de Besançon,

M. Glangeaud, aboutirent à la découverte, en amont de Lods, d'une zone de remblaiement alluvial riche en eau. Un puits permit d'assurer un débit journalier de 4 000 m³. Enfin, une source très abondante, celle du Bief-Poutot, joue tout près de là le rôle de réserve.

Une station de pompage munie de cinq pompes actionnées par l'électricité a été établie à Sucru, sur la rive droite, à 520 m. L'eau de la Tuffière y est amenée par siphon; celle du fond de la vallée y est refoulée par une autre station de pompage. L'ensemble des eaux est envoyé par la station principale, d'une part, sur le réservoir de HautePierre, à 860 m, d'autre part, sur celui des Suchaux, à 725 m. C'est de là que partent les réseaux de canalisation dénommés « haut-service » pour Haute-Pierre, « bas-service » pour Suchaux. Les deux réservoirs principaux ont chacun une capacité de 1 200 m³. Chaque commune desservie possède son réservoir, en général de 100 à 200 m³; sans parler d'une réserve en cas d'incendie. Les écarts et les abreuvoirs des pâturages sont alimentés directement par les *feeders*.

Il est encore trop tôt pour mesurer pour exactement les conséquences sociales et économiques de ces travaux. Si vingt communes ont reçu l'eau avant 1958, une vingtaine à peine ont été desservies par la suite, et seulement depuis 1960. Il n'est évidemment pas question d'irrigation. Seuls peuvent donc intervenir les progrès de l'habitat et les facilités données à l'élevage.

Le progrès de la consommation en eau a été massif. Le Valdahon est passé de 22 300 m³ en 1956 à 61 000 en 1961, Vernierfontaine de 3 200 à 13 000, Lavans-Vuillafans de 1 460 à 12 800, etc. La lessive tend à se faire à domicile, et non plus au lavoir municipal ou à la fontaine du village. D'ailleurs, les machines à laver se répandent rapidement. Le concessionnaire de Besançon d'une grande marque nous indiquait qu'il avait vendu en 1962, 55 machines dans le secteur desservi. Il en va de même pour les installations sanitaires. Des salles d'eau apparaissent même dans les petits villages, comme Durnes, au-dessus d'Ornans. La commune du Valdahon a même fait installer des bains publics (9 douches et 3 baignoires), qui sont très fréquentés.

Sur le plan économique, l'élevage a été très sensible aux bienfaits de l'eau courante. Autrefois, on devait aller chercher le bétail au pré pour le mener à la fontaine; les bêtes buvaient de façon irrégulière et insuffisante. C'était une perte de temps pour l'agriculteur et un mauvais régime pour les bêtes. Actuellement, les pâturages communaux possèdent des abreuvoirs branchés directement. D'autre part, dans les villages desservis, beaucoup de paysans ont fait installer des abreuvoirs automatiques. Il en résulte un meilleur engraissement pour les jeunes bêtes, de meilleurs rendements pour les vaches laitières, et surtout une économie de temps considérable pour l'éleveur qui pourra ainsi s'occuper d'un cheptel plus nombreux. Ajoutons que, grâce à l'installation des abreuvoirs à l'étable, les rues du village ont gagné en propreté et que l'entretien de la ferme est devenu plus facile.

En revanche, les résultats ne sont pas encore très sensibles dans le domaine touristique. La plupart des colonies de vacances des plateaux possédaient déjà un dispositif particulier de distribution d'eau. L'arrivée de l'eau courante pourra cependant aider leur développement. Quant aux hôtels, ils sont en général très modestes (de cinq à dix chambres); seuls font exception, dans une certaine mesure, ceux du Valdahon. Tout se passe donc

comme si l'infrastructure hôtelière des plateaux était trop réduite pour avoir pu bénéficier à plein de l'adduction d'eau. De nouveaux hôtels vont-ils se créer ?

En réalité, il faudra attendre plusieurs années après la réalisation du projet pour savoir si celui-ci a vraiment transformé de façon décisive la vie économique et sociale des plateaux. Ceux-ci tendent depuis longtemps à se dépeupler. Il sera donc intéressant d'observer l'évolution démographique de la zone desservie par le syndicat de la Haute-Loue (1).

Michel CHEVALIER et Noëlle SEUROT.

(1) Postérieurement à la rédaction de cette chronique, la pénurie d'eau est devenue aiguë dans le Jura français et suisse, du fait de la persistance de la sécheresse au début de l'hiver 1962-1963. Le département du Doubs a même dû être déclaré région « sinistrée ».